

L'homme, la Science, la Médecine, Les limites

Marcel VIALLARD

(GERHNU, ESCP Europe, Paris, avril 2012)

Penser l'hôpital c'est bien plus et bien au-delà de penser son financement ou son organisation.

Ces deux approches sont indispensables et participent à mettre à disposition de la population un service de santé publique efficient et pérenne.

Il y a nécessité à penser la personne ou l'enfant malade ou traumatisée dans ce qu'elle est, ce qu'elle vit, ce dont elle a besoin.

Mais avant d'être malade ou traumatisé la personne est avant toute chose être humain.

Il faut donc penser l'Homme, comme être en tant que tel.

L'hôpital a plusieurs vocations parmi lesquelles nous sélectionnerons la visée soignante, la visée humaniste et la visée scientifique.

Il faut alors penser la science comme savoir, comme outil.

De même penser la médecine comme savoir mais aussi comme pratique et son inscription dans la tradition hippocratique qui est la sienne.

Penser ces trois sujets amène à questionner leurs limites propres et les intrications possibles de celles-ci.

Penser l'Homme.

L'homme peut se penser comme être-au-monde dans sa singularité. Singularité de l'être comme solitude de l'être au monde.

L'homme se peut penser comme être-là, ici et maintenant, seul à être tel qu'il est, à avoir le corps qu'il a, dans ce contexte particulier.

Il est dans le monde, monde qu'il doit apprivoiser, appréhender dans l'inquiétante étrangeté de ce monde tel qu'il est.

Le monde était avant que l'homme ne soit.

Il n'a donc pas été conçu spécifiquement pour l'homme qui n'est pas la seule espèce au monde.

Le monde peut paraître hostile, non facilitateur pour l'homme.

C'est bien l'homme qui est monde et non le monde qui est l'homme.

L'être-au-monde, se doit à travers la découverte progressive qu'il fait de son environnement de s'adapter.

Vivre est alors découverte, confrontation aux réels, aux possibles et aux impossibles à l'étrangeté de ce monde inconnu au sein duquel on est.

L'inquiétante étrangeté du monde se trouve là.

On se pense d'abord seul car on pense ce que l'on perçoit, d'abord et avant tout soi.

On découvre progressivement que le monde n'est pas soi, il est bien plus que soi, quelque chose d'étranger, d'inconnu, pas nécessairement sécuritaire.

C'est bien de l'inquiétude (au sens ce n'est pas que du repos et de l'évidence, du connu, du maîtrisé, du en-soi) qu'il s'agit.

En plus de se découvrir et donc penser comme un être-au-monde, l'homme s'aperçoit fort vite qu'il n'est pas seul au-monde.

Qu'il existe aussi d'autres que lui, semblables à lui mais non-lui, autrement que lui, étranger à lui, donc source de possibles nouvelles inquiétudes.

Cet autre que lui, d'autres que soi-même, il va falloir le découvrir.

Ce d'autant plus qu'il semble aussi dans l'in – quiétude face à l'étrangeté du monde comme à l'étrangeté que le soi est pour lui.

La présence de l'autre est à la fois en quelque sorte rassurance, il est si semblable à soi, mais aussi inquiétude, il est si différent de soi.

Cette non quiétude de la présence de l'autre que soi pousse à la rencontre.

Sa présence me parle, m'interroge, en disant de lui, il dit tant de moi, même si ce qu'il dit de moi n'est pas parfaitement identique à ce que je dis et pense de moi.

La présence de l'autre appelle la rencontre.

Rencontre qui permet de s'apprivoiser mutuellement, de considérer que nous avons l'un l'autre la même non quiétude, la même nécessité à se comprendre, à être au monde, non plus seul mais ensemble mais au sein de l'altérité du fait de nos singularités.

En tant qu'être il est ce que je peux (mes possibles) et ce que je ne peux (mes impossibles).

Les possibles et les impossibles de soi ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux de l'autre que soi.

Ensembles nous accumulons nos possibles, nous compensons possiblement nos impossibles. A plusieurs regards, nous scrutons plusieurs horizons.

Notre vision du monde s'élargit donc d'autant, repoussant en partie nos limites.

La solitude de l'être au monde trouve réconfort dans la présence de l'autre que soi, dans une volonté de diminuer l'inquiétude, et de se mettre en synergie pour découvrir ce monde. L'idée de maîtriser le monde vient à l'esprit.

Ce que je ne peux conquérir seul, peut être pourrons nous le maîtriser en nous mettant en synergie.

L'idée de groupe social vient à l'esprit.

Pour se mettre en synergie, un moyen est de mettre en commun ce que l'un et l'autre on appréhendé, compris du monde.

L'idée de « savoir », de connaissance vient à l'esprit. Le savoir est science ou plutôt la science est savoir.

Il faut donc penser la science.

Penser la science

La science, ou pour être plus précis les savoirs cumulés par l'homme, voilà un outil essentiel qui facilite l'expression et permet de préciser l'idée d'être au monde.

Le savoir est avant tout un outil.

Il est donc utilitaire, voire nécessaire pour mieux appréhender ce que nous sommes, qui nous sommes, ce qu'est le monde au sein duquel nous vivons.

Il est aussi outil et nécessité pour modeler le monde et le rendre plus aisé à vivre.

Le savoir, la Science est aussi possible illusion de tout maîtriser.

L'homme peut apprivoiser, modifier partiellement le monde mais le contrôle totalement réellement ?

L'homme à ses limites mais au fond que sait-il des limites du monde. Il en sait ce qu'il en sait.

Mais si on revient à ce vieux complice ironique qu'est Socrate disant : « je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ».

Autrement dit « je sais bien des choses, mais il reste encore tant à apprendre ».

La science comme corpus de savoir n'est jamais réellement définitif au fond.

Depuis l'apparition de l'homme, tant de savoir se sont cumulés.

Des savoirs comme des éléments de réponse à des éléments de question qui appellent quasi systématiquement de nouvelles questions et cela sans fin.

Le savoir scientifique est certitude au sens où il est reproductible, constant, démontrable.

Mais cela suffit-il en faire un absolu ?

A priori non, la certitude scientifique est certitude relative, dans un contexte bien défini, une méthode strictement modélisée, et une interprétation qui est totalement travail de raison, donc travail humain.

Les chiffres, les données sont ce qu'ils ou elles sont mais font systématiquement l'objet d'une interprétation.

Qui dit interprétation, n'en déplaie à qui que ce soit, dit obligatoirement interprétation, projections.

Donc l'homme est acteur du savoir.

Il interroge les faits avec l'idée d'une hypothèse qu'il interroge.

L'hypothèse aussi rigoureuse qu'elle puisse être une hypothèse plutôt fermée ou du moins limitée aux capacités de raisonnement, de créativité, d'intuition de l'homme. Au fond que savons-nous de ce que nous n'interrogeons pas vraiment.

La science est totalement production humaine.

L'homme a ses possibles et ses impossibles.

Et si je vous suggérais que la science en tant que production humaine est empreinte de ces limites humaines ?

Il n'est pas question de remettre en cause la valeur utile et objective de la science, des savoirs mais simplement de ne pas la confondre avec un absolu de certitude car ce dernier n'est peut être qu'illusion, que chimère.

Ce que je sais aujourd'hui n'est rien à côté de ce qu'il me faudrait savoir pour atteindre cet absolu savoir, cette absolue certitude.

L'homme est dans l'incertitude de l'être au-monde. Son savoir, sa science reste marquée par une part d'incertitude.

La science médicale est une science probabiliste, elle produit des éléments de connaissance dont les EBM.

Ces EBM formalisent de façon appropriée nos modalités de raisonnement.

Elles donnent une idée générale a plus ou moins forte probabilité.

Elles facilitent le raisonnement médicale, la pratique médicale mais ne dispensent nullement pas d'une confirmation diagnostique d'une adaptation de la thérapeutique à l'état de la personne et à un ajustement personnalisé de la prise en charge

pour que celle-ci réponde au mieux aux aspirations du sujet malade.

Ce savoir n'est donc pas absolu, il ne permet pas de tout maîtriser.

Il comporte sa marge d'incertitude résiduelle.

Ce savoir a autant de limites que l'homme en a.

Ajoutons pour garder le moral, il reste encore à apprendre, à comprendre, à inventer. Voilà qui va rassurer les savants, point de chômage en vue pour eux !

Penser la médecine :

L'homme a ses incertitudes et ses inquiétudes, la science ne semble pas une absolue connaissance malgré tous les possibles qu'elle permet.

Qu'en est-il de la médecine ?

La médecine n'est-elle que techno science ?

Suffit-il pour la pratiquer de façon efficiente d'accumuler un savoir formalisé et de l'appliquer tout aussi techniquement ?

Si on pense la médecine de quoi s'agit-il ?

Probablement comme le disait Hippocrate ses objectifs sont « guérir tant que faire se peut, soulager toujours, ne jamais abandonner ni trahir tout être humain qui présente un

dysfonctionnement de sa santé ou une incapacité physique ou psychique qui freine ses capacités d'autonomie »

La médecine repose donc sur un corpus technoscientifique lui permettant ainsi rigueur et efficacité quant à ses objectifs.

Elle repose aussi sur un corpus moralis ou « ethicus », approche humaniste.

La médecine vise le bien pour le sujet qui recourt à elle afin de recouvrer au mieux sa santé primitive ou corrigée les déficiences du corps qu'il a, du corps qu'il est.

La médecine ne s'intéresse pas au corps idéalisé mais bien au corps réel.

Les normes qu'elle utilise reposent sur un savoir démontré mais elle n'ignore pas la "fragilité" de son savoir.

Ce savoir évoluant et s'adaptant à la réalité des évolutions du monde comme de l'humain.

L'altérité comme fait n'est pas obstacle pour penser ni pour prendre soin. Elle est, au contraire, incitative.

La façon de penser sa pratique pour le professionnel de santé s'inscrit dans cette approche.

Apprivoiser et se laisser apprivoiser, donc s'ouvrir à l'autre comme au monde est un impératif dans la pratique médicale et soignante.

La médecine a à voir avec l'être humain, elle appelle une rencontre !

Le savoir médical probabiliste, rigoureux dans sa démarche et sa mise en application, n'en reste pas moins qu'un outil indispensable mais, qui ne dispense pas de tenir compte de la singularité du sujet comme de la situation.

On passe logiquement d'un savoir construit à un savoir en construction permanente.

Au savoir technoscientifique s'ajoute un savoir-faire, un savoir-être et une impérative obligation à penser.

Si l'on suit Heidegger, il nous faut penser ce qui n'a pas été encore pensé, et le penser est sans fin, il est interrogation, apprivoisement, humanisation permanente.

L'homme comme être-là au monde dans ses fragilités, dans ses limites s'inscrit dans une conscience de sa singularité.

Par sa seule présence, l'autre que soi, permet à chacun, dès lors que l'on se posture dans l'idée d'une rencontre, au-delà de nos peurs, de nos appréhensions, de nos étonnements,

d'élargir non seulement son champ de pensée mais aussi son champ de possible.

L'organisation en société, facilite l'appriivoisement de soi, de l'autre et du monde.

La seule mise en présence avec autrui appelle en soi une responsabilité, une considération. Être humain, est bien plus qu'être simplement soi-même.

C'est soi, comme un autre, avant tout humain, nos singularités sont détails pour faire court.

Nos émotions, nos ressentis, nos projections et interprétations se construisent comme notre rationalité à partir et au sein de cette rencontre.

Et si le prendre soin avait pied là !

L'organisation sociale est le lieu au sein duquel chaque singularité peut trouver place, juste place (juste entendu comme justice et comme justesse).

Chacun est ce qu'il est en soi, et fait de la présence d'autrui une impérieuse nécessité à prendre en considération. Le un, quel qu'il soit, ne fait pas société.

La notion de société implique la multitude, appelle donc à dire ensemble d'un tout général, rendant possible la communauté de vie entre les différentes singularités.

L'idée de solidarité surgit.

Le prendre soin peut s'exprimer !

Ce qui touche autrui ne me laisse pas insensible, me concerne, en ce qu'il est si semblable à moi dans sa différence, dans son étrangeté.

La médecine, le prendre soin sont expression de la solidarité.

En cela elle doit rester méfiante de l'idée de norme ultime, de normalisation, de sélection.

La médecine peut simplement décrire ce qui lui semble le plus probable, avec toujours persistant un certain degré d'incertitude.

Elle dit ce qu'elle constate à partir d'un corpus théorique validé au mieux des possibilités du moment.

Du constat technoscientifique on tire certaines considérations qui peuvent amener à penser que la vie à venir, sera hors normes, très difficile, douloureuse aussi bien pour le sujet lui-même que pour ceux qui l'aiment et l'entourent.

Les conséquences prévisibles peuvent être terribles humainement et socialement.

Faut-il forcer une vie qui n'arrive pas à s'exprimer ?

Faut-il instrumentaliser, médicaliser tout jusqu'à l'ultime au risque d'en oublier l'essentiel ; l'humanité même de la personne, de l'enfant, du nouveau-né. Oublier la sienne certes mais aussi celle de ceux qui l'entourent ?

La médecine a des impossibles, elle ne peut pas tout.

Devons-nous tous être semblables ?

Devons-nous tous être à défaut d'être identiques si semblables que l'on finirait par ne vivre qu'avec soi-même ?

La médecine se préoccupe de l'humain, elle dit de l'humain, elle est par essence humaine.

Elle ne concerne et ne préoccupe pas que les seuls professionnels de santé.

La question des limites surgit

Penser les limites

Il est légitime de développer les connaissances pour ouvrir de nouveaux possibles, le progrès technique et scientifique est un apport indiscutable de bien-être.

Il a aussi ses déceptions, ses incongruités, ses ratés.

On peut prolonger la vie, améliorer les conditions de confort de celle-ci.

Cependant la médecine, la science n'éradiqueront jamais l'ultime vérité humaine, du fait qu'il être vivant, l'homme mourra encore et toujours.

Il n'est pas objet, il est sujet. Il peut survivre à des situations inédites donc imprévues et dans des conditions de grande vulnérabilité, de souffrance.

Immortalité et permanence de la jeunesse ne semblent pas inscrites dans les gènes du vivant.

Éternité et temporalité sont probablement à penser.

Le temps comme durée : aller de cet instant-là à celui-ci, le temps comme déroulé : chaque instant s'écoulant, s'enchaînant l'un l'autre un peu comme les saisons, le temps comme dynamique, comme réalité virtuelle, interprétée. L'idée de finitude n'est pas loin.

Finitude non comme renoncement ou comme soumission à un au-delà de l'humain mais comme simple réalité physiologique.

Simple constat des possibles comme des impossibles.
Donc des limites.

Non pas pessimisme et résignation mais comme moteur d'un vivre au mieux, dans sa singularité et dans sa réalité, bref dans l'humaine condition.

La médecine moderne a ses bienfaits (ses réussites époustouflantes parfois).

Elle ne succombe pas (ou ne devrait pas succomber) à l'illusion d'une maîtrise absolue.

Au mieux repousse-t-elle les limites des possibles et ce au bénéfice du plus grand nombre.

Elle a aussi ses imprévus, ses ratés, ses propres limites.

Elle nous confronte aussi à des situations inédites, inouïes parfois douloureuses, parfois nous plongeons dans l'abîmes des limites du supportable.

Elle peut être génératrice d'handicap. Le sujet n'a pas succombé, il a survécu mais il n'est plus le même.

Au-delà de la science, de la technique il reste l'humain. Il reste à penser, à prendre soin.

La médecine n'est pas magie ni toute puissance.

Elle tente de réparer le réparable, en essayant d'éviter d'ajouter de nouveaux impossibles.

Elle doit autant se penser que se développer. Là encore la sagesse antique maintes fois rappelée dans l'histoire de la pensée nous donne la clé : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

La médecine propose de rendre au sujet le maximum de son autonomie, de son confort, de ses possibilités.

Elle n'a nullement légitimité à dire, n'a pas à avoir d'objectif d'éradication, elle prend soin.

La médecine est un bien en ce que celui qui en a bénéficié dit d'elle que pour lui elle fut et reste un bien.

La réflexion partagée avec d'autres permet au professionnel de santé de laisser émerger le sens même du prendre soin que peut lui permettre sa technicité.

Le médecin ne soigne pas des maladies ni des cellules ni des organes.

Il prend soin d'une personne humaine en utilisant au plus juste et au mieux qu'il peut ses connaissances techniques qui lui permettent d'intervenir sur le processus pathologique. Il fait avec ses limites et les limites de ses savoirs.

Mais c'est bien de la personne dans sa globalité qu'il se préoccupe dans son domaine de compétence. Il n'est pas insensible à cette dimension fusse-t-il des plus savant, il n'en n'est pas moins un humain lui-même.

Il est lui aussi sensibilité, émotion, être de projection et d'interprétation dans sa rationalité et ses possibilités.

C'est aussi pour cela que l'on peut prétendre que prendre soin, soigner est d'abord et avant tout rencontrer chacun à sa place dans ce qui nous lie, ce qui étonne, ce qui interpelle chez l'autre, en l'autre comme en nous-mêmes.

Ce qu'aspire à dominer, à maîtriser le médecin c'est sa compétence, sa capacité technoscientifique sans pour autant renoncer à son humanité, à sa volonté de répondre autant qu'il le peut aux attentes de la personne qui lui confie sa santé.

Parfois les conditions d'exercice, les réalités sociales, les aléas de la condition humaine, par exemple : la difficulté à être confronté à ses impossibles et ses impuissances, peuvent aboutir à des agir inappropriés.

Maîtriser son savoir-faire oblige à maîtriser son savoir-être, sachant que cette maîtrise n'est que partielle.

Maîtrise sereine, sans idée de toute puissance, est fondement de sagesse ici.

Maîtriser voulant dire faire dans les règles de l'art ce qu'il y a faire, savoir s'abstenir, ne pas s'illusionner sur des résultats hypothétiques, espérant ainsi, plus ou moins consciemment, ne pas être confronté à l'insupportable.

La non guérison, l'apparition d'une complication ou d'un handicap, la mort même du sujet n'est en rien un échec de la médecine, du médecin.

Il s'agit plus d'une évolution naturelle, malgré les possibilités techniques, menées au plus loin qu'il est raisonnable (et confortable) pour la personne concernée de le faire.

L'humain a ses fragilités qu'il arrive à dépasser parfois mais reste dans la réalité de son humaine condition.

Point de pessimisme ni de résignation là. Au contraire, une confiance dans l'idée d'être, dans la capacité de l'être humain à la rationalité et à son adaptabilité.

La vulnérabilité de l'humain n'est qu'un constat, qu'une réalité que l'homme s'évertue à apprivoiser à aménager.

Pour cela il lui est impératif de rester en conscience comme en science dans le contexte de l'humaine condition.

L'homme ne supporte pas, ne peut penser la mort. Car de la mort il ne peut rien savoir.

L'ultime vulnérabilité de l'humain est dans sa réalité physiologique.

Le monde n'est pas à l'homme.

C'est bien l'homme qui est au monde dans sa réalité de l'instant, ses fragilités donc ses vulnérabilités, son désir de maîtrise, son aspiration à vivre, vivre bien de façon autonome et animer de valeurs.

Pour tenter de conclure :

La médecine pourra ou pas compenser, réparer totalement ou partiellement mais elle pourra s'adapter, dans ses possibles humainement acceptables par le sujet lui-même pour atténuer les souffrances surajoutés et diminuer l'impact de ses fragilités particulières.

La médecine à une visée qui peut être curative, palliative soit séparément soit concomitante.

Elle est et reste toujours soignante. Soigner est d'abord rencontrer.

Rencontrer l'autre dans son attente, dans sa réalité, les yeux dans les yeux dans un rapport de soi à l'autre en toute humanité.

La compétence technoscientifique permet de repérer tant que faire se peut ce qui relève de nos interprétations, de nos projections comme de nos émotions.

De même elle peut permettre de mobiliser des outils qui facilite et concrétise la visée majeure du prendre soin en

élaborant un projet de vie et de soins personnalisé et partagé entre la personne elle-même, le professionnel et les "accompagnants naturels".

Les douleurs et souffrances, dans ce qu'elles sont identifiables peuvent trouver des éléments de réponse par la compétence technoscientifique mais aussi par le lien humain construit au sein de la relation, de la rencontre.

La présence est un élément essentiel.